

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 22 (1884)
Heft: 15

Artikel: Chez mon futur : [suite]
Autor: Audeval, Hippolyte
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188209>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Ào bio māitein dàò lhi. N'iavai pas 'na demi-hàora que làt étiot que lo camerâdo s'aminè tant bin què mau ein tsanteint on pou ein fausset :

Il a passé le trou-grou-grou
De la tante à Lurette,
Il a passé le trou-grou-grou
De la tante à Luron.

C'est lo couplet que lè valets tsantavont quand dévessont bâirè ào coumandémeint, et quand lo verro étaï eingozellâ.

Arrevâ vai lo lhi, noutron lulu trait sè bottès et sa veste et s'abesè à māiti vetu ào bord, découfè lè dou z'autro. Quand làt est, et que l'éteind sè pi, l'est tot ébayi d'ein rencontrâ on moué, et sè met à fourguenâ permi tot ein lè compteint.

— Que dàò diablio cein vos-te derè ? se fe ; m'ein-lévâi se n'ia pas chix pî per dedein lo lhi ? A quoui sont-te ?

— Câise-tè, fou, se làt repond son camerâdo ; t'as bu on coup et te comptè dou iadzo lè tins.

— Diabe lo pas ! vouaigue z'ein bin chix !

— Câise-tè, tatipotse, et laisse-mè drumi !

— N'est pas quiesction ! sarâi bin la metsance se mè trompo. Vu vairè cein.

Adon lo lulu sè relâivè, allumè lo falot, sè met à lévâ lo linsu pè lo pi dàò lhi et à comptâ lè piautès : ion ! dou ! trai ! quattro !...

— T'as résion, se fâ à son camerâdo ; n'iein a rein què quattro.

Et persuadâ que ne sont bin rein què lè dou, son camerâdo et li, et que s'étaït trompâ, sè refourrè ào lhi ein deseint : Tot parâi on est rudo bête quand on est sou !

CHEZ MON FUTUR

VI

Que faire ? Emmeline se dit que le nouveau venu était très certainement M. de Boisricheux. Jean n'eût pas laissé entrer un visiteur, un étranger ; Olivier le lui avait formellement recommandé. Or, son futur étant là, et Emmeline ne pouvant fuir sans être vue, le seul parti à prendre était de s'armer de courage et de faire bonne connaissance. Frémissant d'avance de honte à l'idée d'être surprise se cachant comme une coupable, Emmeline résolut de se montrer, de tout avouer. En définitive, qu'avait-elle fait ? Elle avait eu la fantaisie de visiter la demeure de son futur, son frère l'avait accompagnée, il allait revenir et l'emmener. Ce n'était point là une faute irrémissible, cette curiosité était même flatteuse pour M. de Boisricheux, et Emmeline se décida à faire les premiers pas vers lui. C'était indispensable. Olivier allait arriver. Si elle restait blottie dans un coin, il ne saurait où la trouver, et, quant à elle, faute d'avoir fait bravement face au danger, elle le verrait à chaque instant s'accroître de la façon la plus compromettante.

Emmeline revint donc vers la petite porte, l'ouvrit et rentra dans le salon.

La jeune fille s'efforçait d'être calme, vaillante, de se présenter avec assurance et le sourire sur les lèvres. N'était-elle pas chez son futur ? Ne savait-elle pas qu'aux premiers mots d'explication, il allait se déclarer heureux et honoré d'une telle visite ?

Néanmoins une invincible timidité s'était emparée d'elle.

— Oh ! si mon frère était là ! pensait-elle. Pourquoi l'ai-je laissé partir ?

Elle referma la petite porte doucement, et elle osa à peine s'avancer sur le tapis qui étouffait le bruit de ses pas.

Puis elle leva les yeux, et porta elle les mains à son cœur comme si elle eût été frappée d'un coup de poignard.

Qu'avait-elle donc vu ?

Elle avait vu la baronne Enger, qui, ayant écrit un court billet, était en train de le déposer dans le socle d'une pendule Louis XIV.

La baronne venait d'écrire, elle avait les mains nues. Elle s'était même débarrassée d'un vêtement de dessus tout chargé de dentelles qu'elle avait jeté sur un fauteuil.

Ses mouvements étaient tranquilles, reposés, nonchalance. Tournant le dos à Emmeline, qui, pâle, immobile, la dévorait des yeux, elle relut son billet, le plia en quatre, le plaça dans le coffre et en referma la porte vitrée. Le papier se trouva ainsi caché sous une garniture en bronze doré représentant Apollon conduisant le char du soleil.

Est-ce là une boîte aux lettres familière à la baronne ? Emmeline put le croire, car la baronne accomplit cette petite opération sans hésitation ni tâtonnements.

Puis elle se regarda dans la glace de la cheminée, et levant le bras par un geste qui faisait admirablement ressortir la souplesse d'une taille et d'un buste aux lignes suavement ondulées, elle arrangea languissamment ses cheveux, qui cependant n'étaient pas défaits.

— Et monsieur de Boisricheux veut m'épouser ! murmura Emmeline. Oh ! jamais... jamais !... C'est bien ! Je sais ce que je voulais savoir.

Et elle se dirigea à grands pas vers la principale porte du salon.

En l'ouvrant elle fit sans doute du bruit, car elle sentit sa main saisie tout-à-coup par la main de la baronne, qui l'entraîna avec une sorte de violence jusqu'au milieu du salon.

— C'est donc vrai ? dit la baronne d'une voix sourde. Vous l'épousez ?

Emmeline ne répondit pas.

La baronne, du reste, n'attendit pas la réponse. Elle ne savait pas si Emmeline rentrait ou sortait. Elle alla jeter un coup d'œil dans l'antichambre pour voir si la jeune fille était accompagnée. Puis elle revint, et en proie à une surexcitation qu'elle ne pouvait maîtriser :

— Mademoiselle de Nacqueville seule chez M. de Boisricheux ! reprit-elle. C'est plus qu'étrange. J'ai besoin de vous regarder de tous mes yeux pour ne pas douter que ce soit vous. La conséquence du reste, est bien claire. Vous l'épousez. On le dit. Est-ce vrai, oui ou non ?

Emmeline, cette fois encore, garda le silence. Elle ne répondit que par un regard hautain et dédaigneux.

Mais la baronne, cédant aux entraînements de sa nature mobile et passionnée, ne remarqua pas l'impertinence de ce regard. Passant presque subitement de la colère à la douleur, elle s'affaissa sur un canapé et fondit en larmes.

— Oh ! comme il m'a trompée ! dit-elle en cachant sa tête dans ses mains.

— Pauvre femme ! murmura Emmeline.

Puis, s'approchant :

— Madame, lui dit-elle, vos pleurs ont plus d'influence sur moi que vos injonctions. Vous souffrez ? Un tel désespoir doit être bien profond, puisque la fierté ne peut l'empêcher d'éclater devant moi. Mais rassurez-vous. Je n'épouserai pas M. de Boisricheux :

— Bien vrai ?

— Ne me remerciez pas, continua Emmeline, à qui la baronne avait pris la main pour la faire asseoir auprès d'elle. Ce n'est point par générosité que j'agis ainsi. Je

refuse le vicomte parce que telle est ma volonté, voilà tout.

— Mais alors, mademoiselle, votre présence ici... Vous allez me dire que j'y suis bien, moi. Seulement, c'est bien différent. Je viens... pour une quête, et vous ?

— Pour regarder les tableaux.

— Vous dites ?

— Je dis, madame, que je suis venue pour regarder les tableaux, comme vous pour une quête... au profit des indigents sans doute.

— Je vois, mademoiselle, que vous ne daignerez pas vous justifier, ni alléguer au moins un prétexte sérieux. Soit ! Je n'insiste pas. Il me suffit de savoir que le vicomte ne vous a pas demandée en mariage.

— Oh ! ne confondons pas, madame, il m'a demandée et il ne tiendrait qu'à moi...

— Est-ce possible ? s'écria la baronne avec un redoulement de colère. Moi qui ai fait pour lui tous les sacrifices !

— Tous, madame ?

— Tous ceux qu'une honnête femme peut faire, mademoiselle, lorsque l'homme de qui elle est aimée n'est pas indigne de bienveillance et de ménagements.

— Oh ! je ne vous accuse pas, madame. Monsieur le baron Enger habite Stockholm, c'est si loin !...

— Mon mari est à Paris depuis trois jours, mademoiselle.

— Ah ! tant mieux. Vous devez être bien heureuse ?

— Enchantée.

Emmeline se mit à marcher dans le salon, puis elle alla regarder à la fenêtre. Cet entretien lui pesait.

— Est-ce qu'elle ne va pas s'en aller ? pensa-t-elle.

Puis elle courut vers la porte. Elle venait d'entendre un bruit de pas.

— C'est Olivier ! se dit-elle toute joyeuse. Il verra la baronne et il n'osera plus jamais me parler d'épouser le vicomte. Oh ! qu'il me tarde de sortir d'ici !

(A suivre.)

A propos de Pâques.

Une bien jolie légende, toute d'actualité, sur les œufs de Pâques. Elle appartient au pays bressan ; la voici :

Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, avait quitté les Flandres pour faire un pèlerinage. Arrivée à Bourg, elle s'arrêta quelque temps au château de Brou, en pleine forêt, avec les Alpes à l'horizon,

Marguerite était à la fois très grande dame et très jolie. Les gentilshommes venaient la saluer comme une reine et les paysans la regardaient passer comme une fée.

Le lundi de Pâques, il y eut dans la plaine de Bourg assemblée générale et jeux de toute espèce. Les vieux tiraient de l'arc, et la cible était un tonneau plein. Quand une flèche perçait la barrique, l'archer avait le droit de boire au tonneau « jusqu'à merci » ; les autres venaient après.

Les jeunes gens et les jeunes filles s'amusaient de leur côté.

A doncques les fillettes,
Fiancés et jouvenceaux,
Commençaient les rondeaux,
Quand venaient les musettes.

Marguerite, entourée des châtelaines du voisinage, assistait à cette fête villageoise.

Une centaine d'œufs étaient éparsillés sur le

sable et deux garçons et deux fillettes devaient exécuter, en se tenant par la main, une danse du pays. Ainsi le voulait la coutume. Si ces jeunes gens dansaient sans casser les œufs, ils étaient fiancés, la volonté même des parents ne pouvait s'opposer à leur union. On renouvelait trois fois l'épreuve, et les éclats de rire raillaient les maladroits.

Marguerite était toute à ce spectacle nouveau pour elle, quand le son du cor monta de la forêt et presque aussitôt apparut, précédé et suivi d'un magnifique équipage, le duc de Savoie, Philibert-le-Beau.

Le jeune homme mit pied à terre, fléchit le genou devant la châtelaine et demanda l'hospitalité.

Après quoi la fête reprit avec plus de gaieté encore et plus d'entrain.

— Je veux danser aussi, dit Marguerite, et Philibert lui proposa d'être son cavalier.

— Autriche et Savoie ! criait la foule.

Les deux jeunes gens, eux, ne songeaient pas à leur noblesse, ni à leur maison : ils étaient absorbés par la crainte de casser les œufs.

Bah ! Le sort les favorisa comme il eut favorisé les premiers amoureux venus. La danse fut heureuse et Marguerite, rouge de plaisir, mit sa main dans la main de Philibert, disant :

— Adoptons la coutume de Bresse.

C'est ainsi qu'ils furent fiancés, et les poètes du pays chantèrent le refrain :

Beaux époux de noble lignée.

OPÉRA. — Nous avons pu nous convaincre de divers côtés que l'annonce de l'ouverture de la saison d'opéra, qui aura lieu du 14 au 16 courant, avait été accueillie avec plaisir. L'opéra est un genre de spectacle particulièrement goûté des Lausannois ; aussi, aimons-nous à croire que la nouvelle troupe lyrique, qui se présente dans d'excellentes conditions, trouvera chez nous un concours assez encourageant pour rendre à notre théâtre, — trop délaissé ces dernières années, — la vie et l'entrain qu'il avait à l'origine.

Le programme nous promet une série de charmants opéras comiques et d'opérettes, dont plusieurs nous sont encore inconnus, tels que le *Bijou perdu*, la *Reine Topaze*, *Crispino*, les *Contes d'Hoffmann*, la *Mascotte*, *François les bas bleus*, etc.

La Direction est en mains de MM. Laroche et Anglès. Le personnel des artistes compte plusieurs noms appartenant à de bons et grands théâtres ; le chœur est nombreux et le magasin de costumes, fort riche, dit-on, est de M. Geoffroy Schwyer, de Paris. — On souscrit les abonnements chez MM. Tarin et Dubois.

Logogriphie.

Sept pieds forment mon tout, si l'on comprend ma queue ;
On me réduit à six en retranchant ma queue.
Du genre masculin quand je porte ma queue,
Je deviens féminin lorsqu'on m'ôte la queue.
Ma forme, en chaque endroit, varie avec ma queue.
Partout elle est la même étant privée de queue :
Immobile et solide alors que j'ai ma queue,
On me meut et je suis fragile sans ma queue,
Je ne veux pas, lecteur, avec et sans ma queue,
T'intriguer plus longtemps : j'indique avec ma queue,
L'endroit où l'on me met quand je n'ai pas de queue.

Prime : Une vue photographique.

L. MONNET.

IMPRIMERIE HOWARD GUILLOUD & C^e.